

Éditorial

Philippe GUIDAL

Sommaire

1. Éditorial
2. Critique de la connaissance
8. Dialogue islamo-chrétien
10. Évangélisation et radio

Regnat

regnat.phg@wanadoo.fr

Directeur de la publication

Philippe GUIDAL

Ont collaboré à ce numéro :

Ahmed ALMAHOUD
Philippe GUIDAL
Abbé Guy PAGÈS

Merci à :

Yannick C.

Conception - Réalisation

PHG

Les articles publiés
n'engagent que leurs auteurs.

© 2006 REGNAT

En cette période d'examens qui commence (et s'achève même pour certains), il nous a paru opportun de nous adresser plus particulièrement à un public d'ordinaire assez délaissé, alors qu'il devrait constituer une « cible » prioritaire pour les médias chrétiens : les collégiens, lycéens et étudiants, c'est-à-dire les jeunes chrétiens, qui seront les adultes chrétiens de demain. « Alors que grandit de jour en jour leur importance sociale et même politique, ils apparaissent assez peu préparés à porter convenablement le poids de ces charges nouvelles¹ ». Et la situation de l'Église qui est en France ne laisse rien augurer de bon quant à leur capacité de rendre témoignage à l'espérance qui est - peut-être - quand même en eux²...

Regnat compte un certain nombre de ces jeunes parmi ses lecteurs. Nous en connaissons même quelques-uns personnellement, et savons à quel point ils souffrent de ne pas avoir reçu davantage de formation de la part de leurs aînés. Lorsqu'on arrive au lycée ou à l'université avec pour seul bagage doctrinal de vagues souvenirs de catéchisme datant du cours élémentaire 2^e année, la question de l'apostolat ne se pose pas ; c'est l'apostasie qui est à l'ordre du jour. Est-il possible de réagir ? Nous pensons que oui.

Cela a déjà été dit, et sera encore répété : la vocation de *Regnat* est d'être un outil, non seulement d'information, mais aussi et surtout de formation. Nous prenons donc le risque de publier un article assez long sur un sujet qui paraîtra sans doute quelque peu ésotérique à certains : la vérité. Puisse-t-il aider ceux et celles qui subissent Kant, Hegel et autres Nietzsche en cours de « philosophie ». *Regnat* entend ainsi répondre, à sa modeste mesure, au défi lancé par les Pères du dernier Concile : « Outre la formation spirituelle, une solide connaissance doctrinale est requise [des laïcs] en matière théologique, morale et philosophique³ ». Philosophons donc !

¹ CONCILE ŒCUMÉNIQUE VATICAN II, Décret *Apostolicam actuositatem*, n. 12.

² Cf. 1 P 3 15.

³ CONCILE ŒCUMÉNIQUE VATICAN II, l. c., n. 29.

Critique de la connaissance 121

Réflexion philosophique
sur un verset johannique

Λέγει αὐτῷ ὁ Πιλάτος·
τί ἐστὶν ἀλήθεια;

Pilate Lui dit :
« Qu'est-ce que la vérité ? »
(Jn 18 38)

Dans son encyclique *Fides et ratio*, le Pape Jean-Paul II rappelait que « la philosophie [...] a la grande responsabilité de former la pensée et la culture par l'appel à la recherche du vrai¹ ». Dans le cadre de cette recherche, interrogeons-nous sur la valeur de nos affirmations et des motifs intellectuels qui fondent icelles : en effet, toute affirmation prétendant au vrai, à quelle(s) condition(s) l'esprit humain peut-il légitimement tenir pour vrai ce qu'il affirme ? Plus précisément, à l'instar de ce que pensent bon nombre de nos contemporains, la *connaissance scientifique* est-elle le seul critère de la vérité de nos affirmations ?

Puisque la vérité est en cause, il est indispensable de commencer par préciser les concepts mis en œuvre ici afin d'éviter toute confusion.

AFFIRMATION

Lorsque l'esprit énonce un jugement comme vrai, cette *affirmation* procède d'une certaine *connaissance* de l'objet du jugement. C'est en pénétrant et définissant cet objet que l'esprit connaît : la vérité d'une affirmation est donc déterminée par le degré de connaissance atteint.

IGNORANCE

En absence de connaissance, c'est-à-dire dans l'*ignorance*, l'esprit s'abstient - normalement - d'affirmer quoi que ce soit.

DOUTE ET OPINION

Une connaissance incomplète, imparfaite, suspend l'assentiment de l'esprit - et c'est le *doute*, ou le fait incliner plus ou moins fortement vers une proposition probable mais incertaine - et c'est l'*opinion*.

CERTITUDE

Seule une connaissance, sinon parfaite, du moins suffisante, légitime la *certitude* de l'esprit, la certi-

tude d'être en conformité avec la chose pensée (l'*adaequatio rei et intellectus*²).

« Il y a deux cas et deux seulement où nous pouvons être absolument certains de la vérité de nos affirmations : dans tous les autres cas il y a seulement probabilité ou même doute.

« Premier cas : *l'évidence immédiate de l'expérience* quand nous affirmons purement et simplement des faits constatés sans y ajouter aucune interprétation susceptible d'erreur. Ce premier cas a son fondement dans la certitude absolue de la sensation [...]. Mais c'est au jugement de l'intelligence qu'il appartiendra d'éliminer les erreurs d'interprétation [...].

« Second cas : *une conclusion démontrée par un raisonnement rigoureux* parce que c'est précisément alors la rigueur du raisonnement qui nous assure de la vérité de sa conclusion. [...] Mais cela suppose évidemment deux précautions. La première est de *bien s'assurer de la rigueur du raisonnement* et pour cela [...] de démontrer complètement ce raisonnement, de mettre à nu tous les éléments de sa structure pour pouvoir constater qu'il n'y a aucune faille par où une erreur de raisonnement aurait pu s'introduire [...]. La seconde est d'*être assuré de la vérité des prémisses* car de prémisses fausses un raisonnement correct peut tirer une conclusion fausse. »

DAUJAT (Jean), *Y a-t-il une vérité ?*, Paris, Téqui, 1974, pp. 192-193.

Or il existe plusieurs types de connaissance ; on distingue traditionnellement entre *connaissance commune*, ou vulgaire, et *connaissance scientifique*.

CONNAISSANCE VULGAIRE

La connaissance vulgaire se rapporte à des faits concrets et sensibles (*e.g.* telle chose est un champignon) ou à des faits généraux, dont les éléments ou les causes ne sont connus que d'une façon confuse (*e.g.* la nocivité de telle espèce de champignon).

CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE

Stricto sensu, la connaissance scientifique, mise en valeur de nos jours, résulte de l'étude méthodique mise en œuvre par les sciences dites « expérimentales », parce que fondées sur les données de l'expérience sensible. Dans son élaboration et sa constitution, la connaissance scientifique répond à un certain nombre de critères, que nous considérerons plus loin. Mais une acception plus large peut se justifier : une certitude raisonnée qui permet d'expliquer les choses et les faits, l'esprit de recherche et la rigueur d'une méthode.

A contrario, on présuppose souvent, comme une thèse évidente, que les affirmations qui ne relèvent pas d'une telle forme de connaissance sont, d'emblée,

¹ JEAN-PAUL II, Encyclique *Fides et ratio* (14 septembre 1998), n. 6 (*La Documentation Catholique*, n° 2191, 1^{er} novembre 1998, p. 904).

² Cf. S. THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, q. 16, a. 1, resp. : « La vérité est l'adéquation entre la chose et l'intelligence ».

vouées à l'arbitraire, c'est-à-dire au bon plaisir, au caprice de l'individu ; l'arbitraire s'oppose à l'exigence de connaissance de la raison normative et à l'objectivité de la vérité. En effet, par définition, toute vérité est vérité pour tout le monde, indépendamment du sujet qui la conçoit. C'est en ce caractère invariable que réside l'objectivité de la vérité. Parce qu'elle est objective, la vérité ne dépend pas du bon vouloir des hommes, elle ne varie pas selon les circonstances, elle n'est pas déterminée par les craintes, les désirs, les états d'âme, les fantasmes, les habitudes, l'humeur, les intérêts, les passions, les préférences qui habitent le sujet connaissant : elle s'impose indépendamment de la volonté, et elle n'a pas à être choisie ; la nature de la vérité ne fait pas intervenir la liberté du sujet. Pour autant, rien ne dit que le pré-supposé mentionné au début de ce paragraphe soit légitime ; une telle affirmation devra être vérifiée...

DE LA SCIENCE À LA FOI...

On tend de nos jours à réserver à la science le monopole de l'objectivité et de la rationalité. Seule la connaissance scientifique permettrait une compréhension, une intelligibilité intégrale (exhaustive et rationnelle) du réel, permettant ainsi à l'esprit de préserver ses assertions de l'arbitraire.

SCIENCES DE LA NATURE

Les sciences de la nature (physique, chimie, biologie, etc.) sont fondées sur l'observation des faits et permettent de dégager certaines « lois régulières » expliquant les phénomènes physiques. Ce premier type de connaissance scientifique repose donc sur la certitude des faits observés et des preuves expérimentales.

SCIENCES MATHÉMATIQUES

Avec les *sciences mathématiques* s'établit une connaissance scientifique reposant sur la certitude de démonstrations indubitables et nécessaires.

SCIENCES HUMAINES

Enfin, en ignorant le débat sur leur statut épistémologique que nous ne traiterons pas ici, les *sciences humaines*, ou sociales (histoire, sociologie, etc.), permettent également, en suivant une méthodologie rigoureuse, d'acquérir la certitude dans la connaissance d'un certain nombre de faits.

De manière générale, la connaissance scientifique permet d'expliquer les choses et les faits, parce qu'elle résulte de l'étude méthodique de leurs causes universelles et nécessaires. Rappelons que les conditions de cette connaissance étaient déjà définies ainsi par Aristote : connaître la cause de la chose ; établir une relation entre la cause et l'effet ; la conclusion doit être nécessaire et ne pouvoir être autrement.

« Nous estimons posséder la science d'une chose d'une manière absolue, et non pas, à la façon des Sophistes, d'une manière purement accidentelle, quand nous croyons que nous connaissons la cause par laquelle la chose est, que nous savons que cette cause est celle de la chose, et qu'en outre il n'est pas possible que la chose soit autre qu'elle n'est. Il est évident que telle est la nature de la connaissance scientifique ; ce qui le montre, c'est l'attitude aussi bien de ceux qui ne savent pas que de ceux qui savent : les premiers croient se comporter comme nous venons de l'indiquer, et ceux qui savent se comportent aussi en réalité de cette même façon. Il en résulte que l'objet de la science au sens propre est quelque chose qui ne peut pas être autre qu'il n'est. »

ARISTOTE, *Les Seconds Analytiques*, I, 2 (traduction par J. Tricot, Paris, Vrin, collection « Bibliothèque des textes philosophiques », 2000, p. 7).

La connaissance scientifique est soumise à des critères permettant d'établir solidement des affirmations : la définition des objets considérés, la démonstration des énoncés, l'explication des principes, la rigueur logique dans le raisonnement, le souci d'objectivité, le souci critique de vérification. Autant d'attributs de la connaissance scientifique qui caractérisent aussi le *discours* scientifique : le monde de la science est le monde de l'entendement rigoureux. Au-delà commence le monde de la « culture », d'autres types de discours, fondés sur des choix personnels : convictions religieuses ; options privées, philosophiques ou politiques ; témoignages personnels, etc.

La connaissance scientifique correspond à un ordre de connaissance sur lequel tous peuvent s'entendre ; établie rationnellement selon une procédure universelle, elle est valable pour tous les sujets possibles et permet un accord au-delà des irréductibles différences perceptives et qualitatives. Sa clarté, sa cohérence, ses preuves la rendent partageable par tous. La connaissance scientifique fonde des affirmations nécessaires et universelles.

Il serait donc illégitime d'envisager un usage de la raison en dehors d'une méthodologie de type scientifique. Hors des sciences, l'activité intellectuelle ne peut qu'être renvoyée au monde foisonnant des affects, des croyances, des opinions et des visions subjectives entre lesquelles il est impossible d'exercer le moindre arbitrage, d'établir la moindre hiérarchie, où tout se vaut.

Mais ce domaine des opinions foisonnantes et limitées à l'individu couvre quand même des aspects importants de la vie : l'anthropologie, l'éthique, la politique, le sens, bref ce qui est justement le champ de la philosophie. Alors cette thématique n'est-elle pas étroite et bornée ? N'y a-t-il pas quelque excès à vouloir réduire le champ de la connaissance humaine à celui de la connaissance scientifique ? Notre connaissance peut-elle même toujours être scientifique ?

Quelle connaissance scientifique pouvons-nous avoir de l'existence de Dieu ou de la possibilité d'une vie après la mort ? La connaissance même de l'existence n'est pas d'ordre scientifique, mais relève d'un constat empirique. Puis-je douter que je suis ? Puis-je le prouver scientifiquement ? Je sais que j'existe, en « saisissant » mon être.

Mais revenons sur la distinction entre connaissance commune, ou vulgaire, et connaissance scientifique, qui remonte au moins à Platon. Dans sa classification des degrés de la connaissance³, ce dernier opposait le *savoir*, connaissance de l'essence de l'être, connaissance transmissible et comprise consciemment, à l'*opinion*, jugement sur l'apparence : l'opinion est à la connaissance ce que l'image est au modèle. Quant à la *croissance* (la *foi*), elle est placée, avec la conjecture, au même rang que l'opinion.

« Je suis d'avis [...] d'appeler *science* la première division de la connaissance, *pensée discursive* la deuxième, *foi* la troisième, *conjecture* la quatrième, et quant au groupe des deux dernières de lui donner le nom d'*opinion*, au groupe des deux premières, celui d'*intelligence*, l'opinion ayant pour objet la génération, l'intelligence, l'essence. Ajoutons que ce que l'essence est par rapport à la génération, l'intelligence l'est par rapport à l'opinion, et que ce que l'intelligence est par rapport à l'opinion, la science l'est par rapport à la foi, et la connaissance discursive par rapport à la conjecture. »

PLATON, *La République*, VII, 534 (traduction d'Émile Chambry, Paris, Gonthier, collection « Bibliothèque Médiations », 1971, p. 238).

La notion - plutôt péjorative - d'opinion, qui recouvre aussi bien la simple supposition que les croyances ou les préjugés profondément enracinés, renvoie donc philosophiquement à une forme inférieure de connaissance, peu assurée, discutable, non justifiée. En effet, l'opinion se contente d'« opiner », c'est-à-dire de reprendre à son compte des idées toutes faites, sans ressentir le besoin de les mettre à l'épreuve et de les fonder en raison.

En vertu même de sa définition et des modalités de son élaboration, l'opinion n'est pas démonstrative, puisqu'elle ne dit pas elle-même comment ni en quoi elle prétend énoncer une vérité ; n'étant pas en mesure d'établir la vérité de son propos, elle est incapable de produire une certitude rationnelle et réflexive, comme c'est le cas dans une démonstration à caractère scientifique.

Une opinion est donc une affirmation très fragile, très provisoire, toujours profondément incertaine, en attente d'une éventuelle démonstration qui serait à

même de la confirmer ou de l'infirmier. Si l'opinion peut être vraie, si elle est *de facto* capable d'une certaine vérité, elle est en revanche incapable de dire pourquoi elle est telle, ni en quoi l'opinion contraire est à rejeter ; elle ne s'explique pas.

Par ailleurs, l'opinion ne répond pas aux critères d'objectivité tels qu'ils sont appliqués en science. En particulier, une opinion est toujours l'opinion de quelqu'un, un jugement indéfectiblement attaché au sujet qui l'énonce. Ce caractère relatif et subjectif explique qu'on puisse même aller jusqu'à refuser à l'opinion toute relation avec la vérité.

La notion de *croissance* correspond, aujourd'hui comme au temps de Platon, à l'idée d'opinion. Il est même tout à fait usuel de nos jours de considérer que non seulement les opinions mais aussi les actes de foi les plus entiers, les dogmes, les préjugés les plus enracinés relèvent de la croissance, entendue comme un jugement dont le caractère subjectif est reconnu. Comme nous l'avons vu plus haut, la certitude de la connaissance scientifique paraît effectivement supérieure à celle de la croissance, puisqu'elle est fondée sur les bases fermes des démonstrations nécessaires ou des preuves expérimentales : la croissance se fonde au contraire sur un principe d'adhésion qui semble étranger à la raison : la foi (entendue au sens large de confiance en autrui). Le motif de l'adhésion ne réside pas ici dans la clarté directe et intrinsèque de l'objet considéré.

DE LA FOI À LA SCIENCE...

Or, au rebours de cette manière de voir très commune de nos jours, le Pape Jean-Paul II rappelait, dans sa lettre encyclique *Fides et ratio*, que la foi et la raison ne s'excluent pas, mais s'appellent l'une l'autre.

La foi consiste à croire. Étymologiquement, croire (du latin *credere*), c'est faire crédit à quelqu'un, et cet acte de confiance est rarement aveugle. Celui qui s'en remet ainsi à un autre a normalement pleinement conscience de la faiblesse d'une affirmation dont il n'a aucun moyen d'acquérir la certitude, ni par l'expérience ni par le raisonnement ; il sait qu'il ne peut pas non plus en répondre par lui-même. L'adhésion de l'intelligence à une vérité crue suppose un jugement préalable, par cette même intelligence, de la crédibilité du « témoin », qui doit être digne de foi par sa compétence, son équilibre psychologique, son impartialité, sa sincérité, etc. Loin donc d'être étrangère à la raison et vouée à l'arbitraire, la foi est un acte de l'intelligence ; elle est un mode, imparfait mais nécessaire, de connaissance de la vérité.

³ Cf. *Ménon*, 97c-99b ; *La République*, V, 477b ; VI, 510-511 ; VII, 534a.

« La foi consiste à croire. [...] Croire, c'est une adhésion de l'intelligence à une vérité. Je crois un ami qui me raconte ce qu'il a vu, si mon intelligence adhère à la vérité de son récit. Loin donc d'être étrangère à l'intelligence, la foi est un acte de l'intelligence. »

DAUJAT (Jean), *Idées modernes, réponses chrétiennes*, Paris, Téqui, 1985, p. 150.

La croyance joue d'ailleurs un rôle essentiel dans la connaissance elle-même. Chacun croit avant de connaître. Sans la foi en autrui, aucune connaissance n'est possible. Et même si l'objet de cette foi est théoriquement susceptible d'une vérification rationnelle, par la voie normale de l'expérience ou du raisonnement, personne ne l'entreprend pratiquement, d'autant que le développement du savoir a atteint aujourd'hui de telles proportions que cette vérification est devenue impossible à réaliser. C'est ainsi que « dans la vie d'un homme, les vérités simplement crues demeurent beaucoup plus nombreuses que celles qu'il acquiert par sa vérification personnelle. [...] L'homme, être qui cherche la vérité, est donc aussi *celui qui vit de croyance*⁴ ».

« [Parlons] du cas de *la croyance* lorsque l'intelligence "croit" vraie une affirmation dont elle n'a aucun moyen d'acquérir la certitude ni par l'expérience ni par le raisonnement mais parce que cela nous est dit par un témoin digne de foi (sincère, impartial, sain d'esprit, compétent, etc.) : la vérité crue n'ayant alors aucune évidence (ni immédiate par l'expérience ni médiée par l'intermédiaire du raisonnement) pour entraîner l'adhésion de l'intelligence, il faut bien que ce soit la volonté qui dans ce cas porte l'intelligence à croire parce qu'il y a un enrichissement, donc un bien pour l'intelligence à acquérir ainsi (c'est-à-dire en y croyant) la connaissance de cette vérité, mais bien entendu c'est l'intelligence qui aura dû juger préalablement que le témoin était digne de foi (assez différent est le cas où l'on "croit" sans examen ce que dit une personne compétente, par exemple l'élève écoutant le professeur, parce qu'alors l'intelligence pourrait par elle-même, quoique difficilement, parvenir à connaître cela par la voie normale de l'expérience ou du raisonnement). »

DAUJAT (Jean), *Y a-t-il une vérité ?*, Paris, Téqui, 1974, pp. 292-293.

Le recours à une attitude de foi n'est pas le monopole des « croyants », au sens religieux de ce terme. En fait, tout être humain vit de certitudes fondamentales, formées au cours de l'existence, qui ne découlent pas de la raison (même si certaines peuvent s'explicitier ultérieurement dans des raisons). Sans vouloir rouvrir certaine polémique qui opposa au

XVIII^e siècle Edmund Burke et Benjamin Constant⁵, il convient néanmoins de rappeler le rôle déterminant joué par les *préjugés* qui, passés au crible du temps, peuvent devenir « fondés en raison⁶ », constituant « la banque générale et [le] capital constitué des nations et des siècles⁷ ». Signalant le « rôle déterminant de la tradition pour un juste mode de connaissance⁸ », Jean-Paul II affirme que « nous [...] relevons de la tradition et que nous ne pouvons pas en disposer à notre guise⁹ ». Transmis par l'éducation ou acquis par l'expérience, les préjugés ont tendance à nous délivrer de l'arbitraire en étant posés, par définition, avant tout jugement personnel : « en cas d'urgence le préjugé est toujours prêt à servir [...], si bien qu'au moment de la décision, l'homme n'est pas abandonné à l'hésitation, travaillé par le doute et la perplexité¹⁰ ».

En envisageant pleinement la notion d'opinion, sans la réduire - comme nous l'avons fait précédemment - à son acception la plus péjorative, nous pouvons donc lui reconnaître déjà un certain domaine de légitimité dans la problématique qui nous occupe : l'homme ne peut pas être toujours éclairé par des raisonnements certains. La connaissance éminemment rationnelle qu'est la connaissance scientifique ne peut porter que sur des faits généraux, susceptibles de se reproduire avec nécessité alors que les événements de la vie courante, par exemple, sont souvent singuliers et contingents ; il est de ce fait difficile d'appliquer des règles générales à des circonstances complexes et inédites, d'autant que souvent l'urgence de la situation ne laisse que peu de délai à la délibération. Il n'est pas illégitime, dans ce contexte, de s'en remettre aux opinions que notre expérience nous a permis de nous forger, même si elles n'ont pas reçu l'aval d'une démonstration ou d'une argumentation en bonne et due forme.

Plus profondément, la connaissance vulgaire permet des affirmations légitimes que l'on appelle les *vérités du sens commun*. Le sens commun, c'est-à-dire l'intelligence dans son activité spontanée, avant toute réflexion scientifique, acquiert naturellement maintes certitudes, légitimes puisque fondées sur une évidence immédiate, concernant des faits sensibles (l'existence du sujet pensant, des choses extérieures, etc.) et des propositions générales telles que les prin-

⁵ BURKE (Edmund), *Réflexions sur la révolution de France*, traduction de Pierre Andler, Paris, Hachette, collection « Pluriel », 1989 ; CONSTANT (Benjamin), *Des réactions politiques*, Paris, Flammarion, collection « Champs », 1980, chap. IX, p. 142.

⁶ BURKE (Edmund), *op. cit.*, p. 110.

⁷ *Ibid.*

⁸ JEAN-PAUL II, *op. cit.*, n. 85 (*l.c.*, p. 932).

⁹ *Ibid.*

¹⁰ BURKE (Edmund), *op. cit.*, p. 110.

⁴ JEAN-PAUL II, *op. cit.*, n. 31 (*l.c.*, p. 912).

cipes premiers ou leurs applications directes (principes d'identité, de non-contradiction, de raison suffisante ; les opérations élémentaires d'arithmétique ; etc.). Ces vérités de sens commun servent de point de départ à toute réflexion, constituant une « métaphysique en germe », un savoir encore vulgaire mais extrêmement précieux puisque absolument nécessaire.

« Il est impossible qu'une seule et même chose soit, et tout à la fois ne soit pas, à une même autre chose, sous un même rapport. [...] Personne, en effet, ne peut jamais penser qu'une même chose puisse être et n'être pas. »

ARISTOTE, *La Métaphysique*, Γ, III, 1005b (traduction de Jules Barthélemy-Saint-Hilaire, Paris, Presses Pocket, collection « Agora. Les classiques », 1991, p. 132).

C'est bien parce que le réel nous est déjà ainsi présent, qu'il est déjà d'une certaine manière connu de nous, que l'entreprise scientifique est suscitée. Il existe donc en quelque sorte une « pré-science » permettant le développement ultérieur de la science à proprement parler. D'ailleurs, la science elle-même, dans ses démonstrations et ses expérimentations, doit admettre des principes, axiomes ou postulats, qui, sans être arbitraires pour autant, sont fondamentalement indémontrables¹¹.

« Retiens mes paroles qui t'apprendront quelles sont les deux voies d'investigation que l'on puisse concevoir. La première dit que l'Être est et qu'il n'est pas possible qu'il ne soit pas. C'est le chemin de la Certitude, car elle accompagne la Vérité. L'autre, c'est : l'Être n'est pas et nécessairement le Non-Être est. Cette voie est un étroit sentier où l'on ne peut rien apprendre. »

PARMÉNIDE D'ÉLÉE, *La voie de la vérité*, 4-5.

« Parménide établit à la fois la réalité de l'Être et soumet le concept aux exigences sévères de la logique et du principe de non-contradiction. Pour la première fois avec cette force, se trouvent éliminées la contradiction et l'incohérence. Les exigences de la philosophie analytique et les impossibilités de la pensée empirique se trouvent déterminées. La science est en possession de ses règles. Parménide a défini les conditions mêmes de la connaissance humaine. »

VOILQUIN (Jean), *Les penseurs grecs avant Socrate. De Thalès de Milet à Prodicos*, Paris, GF Flammarion, 1964, p. 89.

Enfin, la science moderne, sous l'influence du positivisme d'Auguste Comte, exclut par avance, par méthode et par principe, certaines questions qui se posent pourtant à la raison, comme les questions d'ordre

métaphysique par exemple. Mais qui décide alors de ce qui est réel, ou à considérer comme tel ? Qui décide de ce qu'est la réalité ?

Nous atteignons là les limites de la connaissance scientifique : elle nous présente un monde soumis à des « lois régulières » mais dépourvu de sens, car sa portée est limitée par les données de l'expérience. N'expliquant que le *comment*, et pas le *pourquoi*, elle ne permet pas de répondre à des questions qui dépassent ses limites : quelle est la destinée de l'homme ? Quel est le sens de sa présence dans le monde ? Face à ces questions, la connaissance scientifique reste muette : elle ne peut ni y répondre, ni les exclure. Ces questions demeurent hors de son champ.

Conséquence de cette limitation, bien des affirmations, relevant effectivement de la connaissance scientifique, sont loin d'échapper à l'arbitraire. Il n'est pas rare (et c'est même inévitable) de déceler des présupposés d'ordre éthique, philosophique ou métaphysique derrière telle ou telle affirmation de ce type ; de la « biométaphysique de Jacques Monod¹² » aux fraudes darwinistes et teilhardiennes, on ne compte plus les impostures commises, plus ou moins consciemment, par des scientifiques : innombrables théories présentées comme des faits, mystifications du « matérialisme » prétendument « scientifique », applications abusives d'un domaine d'étude à l'autre, etc.¹³

Nous voyons donc que la connaissance scientifique ne soustrait pas nécessairement l'esprit à l'arbitraire. *A contrario*, l'homme ordinaire, avec sa connaissance commune, se situe généralement très bien dans le réel sans être pour autant prisonnier de ses caprices, de ses lubies ou de ses passions. En effet, *l'évidence*

¹² BEAUVAIS (Robert), *Nous serons tous des protestants*, Paris, Plon, collection « Les impertinents », 1976, p. 91, visant l'ouvrage de Jacques MONOD, *Le hasard et la nécessité. Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Paris, Seuil, 1970.

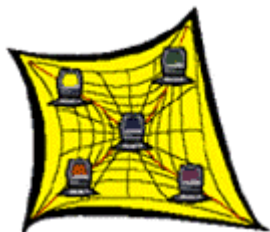
¹³ Le lecteur curieux pourra consulter, entre autres, ces quelques ouvrages signés par des scientifiques de renom : CHARON (Jean E.), *L'esprit cet inconnu*, Paris, Albin Michel, 1977 ; CHARON (Jean E.), *L'Homme et l'Univers*, Paris, Albin Michel, 1980 ; COSTA DE BEAUREGARD (Olivier), *La physique moderne et les pouvoirs de l'esprit*, Paris, Le Hameau, collection « Les Horizons de la Science », 1980 ; ESPAGNAT (Bernard, d'), *À la recherche du réel. Le regard d'un physicien*, Paris, Gauthier-Villars, 1979 ; LORENZ (Konrad), *Les huit péchés capitaux de notre civilisation*, Paris, Flammarion, 1973 ; PIVETEAU (J.), *Origine et destinée de l'Homme*, Paris, Masson, 1973 ; ROSNAY (Joël, de), *Le Macroscopie*, Paris, Seuil, 1975 ; ROSNAY (Joël, de), *Les origines de la vie, de l'atome à la cellule*, Paris, Seuil, 1977. Dans ce petit échantillon, les titres seuls annoncent des préoccupations qui dépassent le cadre normal de l'activité des auteurs.

¹¹ Cf. ARISTOTE, *Les Seconds Analytiques*, I, 2 et II, 9 ; *La Métaphysique*, B, 2, 997a5 et Γ, 3, 4, 7.

immédiate de l'expérience nous fournit une certitude objective qui fonde bon nombre de nos affirmations, le jugement d'une intelligence normalement constituée pouvant éliminer les éventuelles erreurs d'interprétation. Notre connaissance peut être vraie et objective sans être complète

La connaissance scientifique, avec sa rigueur méthodologique indispensable dans son exercice propre, ne saurait prétendre au monopole de l'objectivité et de la certitude. Elle n'est qu'un mode de connaissance du réel, qu'elle n'épuise pas, et peut très bien cohabiter en un même esprit avec les travers les plus loufoques. Elle n'est en fait que le prolongement réfléchi de la connaissance commune, qui suffit amplement à fonder en toute objectivité des affirmations. Si une affirmation peut être qualifiée d'arbitraire, il faut en chercher la cause dans un dysfonctionnement psychologique qui assure une prépondérance à la « logique des sentiments » sur l'intelligence, plus que dans un mode particulier de connaissance. Mais c'est là un autre sujet de réflexion...

Philippe GUIDAL



www.theotime.com

Ce site religieux purement catholique vous propose une riche collection de textes, écrits reconnus par le Magistère de l'Église Catholique ou produits de prêtres en charge d'une mission par leur évêque ou supérieur religieux. Ces prêtres n'ont d'autre but que de faire aimer la Vérité qui est Jésus-Christ.

L'association Théotime, à l'origine de ce site, a pour but de promouvoir la culture chrétienne et la vie spirituelle catholique dans les âmes par de multiples moyens. Elle édite de petits ouvrages de spiritualité et de piété, à la fois riches en doctrine, agréables et faciles à lire (rubrique « Éditions »).

Enfin, vous trouverez sur ce site les numéros de *Regnat* déjà publiés (rubrique « Regnat », en bas et à gauche de la page d'accueil)...



À l'occasion de la publication du 500^e volume de la collection *Sources chrétiennes* (CYPRIEN DE CARTHAGE, *L'Unité de l'Église*), une **promotion exceptionnelle** est faite par les éditions du Cerf. La plupart des titres disponibles sont proposés à :

- 50 %, jusqu'au 30 juin 2006
(sous réserve des stocks disponibles).

Un tirage limité de soixante titres a été réalisé pour cet événement.

Pour plus de renseignements :

www.editionsducerf.fr

www.sources-chretiennes.mom.fr



**Deux associations
au service de la Liturgie de l'Église :**

Association Pro Liturgia

9c avenue Georges Clemenceau
F-67560 ROSHEIM
03.88.50.75.24

E-mail : info@proliturgia.org

Site Internet :

<http://www.proliturgia.org>

Les Amis du Chœur Grégorien de Paris

11 bis, rue Boutard
92200 NEUILLY

<http://www.choeur-gregorien-de-paris.asso.fr>

Dialogue islamo-chrétien 261.27

Suite à la parution de *Regnat* n° 4, consacré au dialogue islamo-chrétien, j'ai reçu un certain nombre de commentaires. Je vous fais part de la réponse que j'ai adressée à l'une de mes correspondantes, l'ayant un peu élargie pour vous.

C'est vrai que penser à ce malheur qu'est l'islam empêcherait de vivre. Personnellement, il m'empêche de dormir bien souvent... Mais le danger est de s'y habituer, et, devant la peur qu'il suscite à dessein depuis ses origines et par laquelle il a terrorisé maintes populations pour les soumettre (ce que signifie précisément « être musulman »), en arriver à le laisser s'installer chez nous... Ce qui est malheureusement déjà le cas... On aurait pu évangéliser ces âmes prisonnières d'une pseudo-religion sortie tout droit du cerveau de Lucifer - qui n'est plus seulement en enfer, mais se présente ouvertement comme l'Antéchrist -, et nous ne l'avons pas fait, l'anticléricalisme au pouvoir l'ayant expressément défendu, et l'Église n'ayant pas eu la force de faire grand chose de plus. La seule solution, c'est d'évangéliser ces gens, du moins ceux qui sont encore atteignables, avant que les islamistes ne les aient endoctrinés. C'est dire qu'il appartient à chacun de nous de saisir la moindre occasion, et souvent de la provoquer, pour annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus, de l'Amour miséricordieux et sauveur, et toujours en parallèle avec la figure de Mahomet, afin que ces gens voient bien la différence... Que l'un leur inspire vraiment le dégoût profond auquel a droit tout imposteur et assassin, et que l'Autre resplendisse de toute la beauté de Son infinie et divine charité. C'est maintenant une question de temps, une course contre la montre, comme l'est une entreprise prophylactique lors de la déclaration d'une épidémie.

Jean-Paul II, dans son exhortation synodale *Ecclesia in Europa*, affirmait qu'il est maintenant « nécessaire de préparer convenablement les chrétiens qui vivent au contact des musulmans à connaître l'islam de manière objective et à savoir s'y confronter¹ »... « De manière objective », ce qui veut dire : loin des discours réductionnistes et relativistes pour lesquels toutes les religions se valent et sont théologiquement légitimes. Je pense à un jeune homme d'une vingtaine d'années qui, sur le conseil de sa mère éplorée, a demandé à son curé ce que celui-ci pensait du désir qu'il avait eu, au contact de ses camarades musulmans, de le devenir lui-même, et qui s'est entendu répondre : « Si là tu te sens bien... » Ou ce Monsei-

gneur en charge des relations avec l'islam, écrivant : « Je n'ai jamais pensé à convertir quelqu'un. Cela n'a pas de sens... » Où voyons-nous, dans l'Église qui est en France, ce souci de l'évangélisation des musulmans que demandait Jean-Paul II, et déjà Charles de Foucauld ? « Le seul moyen, écrivait ce dernier, que les Algériens deviennent Français est qu'ils deviennent chrétiens. Il ne s'agit pas de les convertir en un jour ni par force mais tendrement, discrètement, par persuasion, bon exemple, bonne éducation, instruction, grâce à une prise de contact étroite et affectueuse, œuvre surtout de laïcs français qui peuvent être bien plus nombreux que les prêtres et prendre un contact plus intime. Des musulmans peuvent-ils être vraiment français ? Exceptionnellement, oui. D'une manière générale, non. Plusieurs dogmes fondamentaux musulmans s'y opposent... » Cela donne à réfléchir pour la cohésion nationale... Nous n'avons pas besoin d'attendre une directive diocésaine pour commencer ce travail d'évangélisation, qui aurait dû être entrepris depuis longtemps, tant il est vrai, comme le dénonçait encore Jean-Paul II dans son exhortation, que nous avons affaire, dans l'Église elle-même, avec une « mentalité marquée par l'indifférentisme, malheureusement très répandue parmi les chrétiens, souvent fondée sur des conceptions théologiques inexactes et imprégnée d'un relativisme religieux qui porte à considérer que toutes les religions se valent² »... Les exemples que j'ai cités plus haut, parmi bien d'autres, en témoignent. Il n'y a pas d'autre solution : ou nous évangélisons, ou ce sera la guerre.

Vous dites que cette perspective vous peine, au motif qu'elle serait indigne d'une religion. Mais n'oubliez pas ce que le Concile Vatican II rappelle dans son préambule à la Déclaration sur la liberté religieuse, à savoir que « l'unique vraie religion subsiste dans l'Église catholique et apostolique³ » ; en sorte qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'une prétendue religion puisse avoir un comportement violent et totalitaire, étant par nature nécessairement démoniaque. Je sais que nos belles consciences infatuées de la soit-disant vertu de tolérance ne peuvent supporter un tel discours, mais un catholique ne peut le renier sans renier sa propre foi, comme je l'ai montré dans *Regnat* n° 4.

Il faut que nous nous retrouvions pour nous former et agir pour la conversion des musulmans. Déjà, plusieurs s'y emploient. Que ceux qui entendent cet appel n'hésitent pas à nous rejoindre et à nous contacter.

Abbé Guy PAGÈS

¹ JEAN-PAUL II, Exhortation apostolique post-synodale *Ecclesia in Europa*, 28 juin 2003, n. 57 (*La Documentation Catholique*, n° 2296, 20 juillet 2003, p. 688).

² *Ibid.*, n. 55 (*op. cit.*, p. 687).

³ CONCILE ŒCUMÉNIQUE VATICAN II, Déclaration *Diagnitatis humanae*, n. 1.

Dialogue islamo-chrétien 261.27

PAGÈS (Guy), ALMAHOUD (Ahmed), *Éléments pour le dialogue islamo-chrétien*, Paris, François-Xavier de Guibert, 2005, 110 p., 10 € (ISBN : 2-7554-0055-2).

En ces temps où chrétiens et musulmans sont de plus en plus appelés à se rencontrer et, cependant, ignorent superbement leur propre religion, la plupart n'ont que peu de temps à consacrer à la lecture. Beaucoup sont incapables de rendre compte des bonnes raisons qu'ils ont d'être chrétien ou musulman, ce qui, dans un cas comme dans l'autre, ne fait pas honneur à Dieu. Nous avons voulu offrir au lecteur, qu'il soit chrétien ou musulman, une meilleure connaissance de l'une et l'autre religion.

Nous l'avons fait à travers ce petit inventaire des principales affirmations typiques du dialogue islamo-chrétien, qui sont comme autant de bornes le délimitant. Une fois les malentendus, préjugés et erreurs amenés au grand jour, peut-être sera-t-on mieux à même d'apprécier sa propre religion et de la faire connaître.

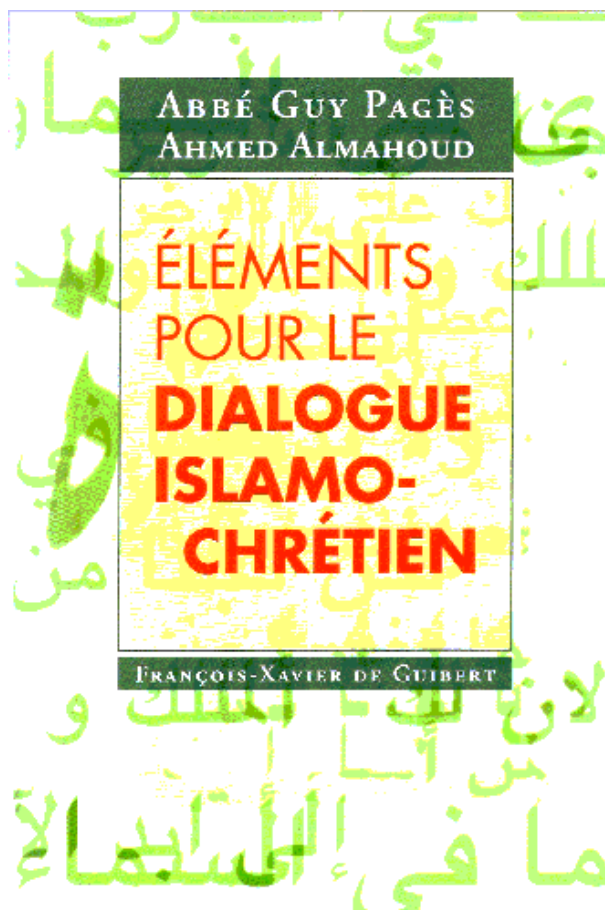
Ce petit livre n'est qu'une initiation, mais il est suffisamment complet pour permettre déjà de bien saisir la nature et l'enjeu du dialogue islamo-chrétien et poser la question essentielle : « Aimes-tu la vérité plus que toi-même ? »

Chers amis, nous serions heureux de vous offrir notre petit livre, mais comme vous êtes nombreux, cela nous conduirait à la ruine, bien que son prix de vente ne soit pas si onéreux (10 €)... Par contre, vous nous rendriez un grand service si vous-mêmes le commandiez auprès de votre libraire habituel, ce qui devrait donner l'idée à celui-ci d'en commander un ou deux de plus, et peut-être (si vous le lui suggérez) d'en mettre un dans la devanture de son magasin... Vous amorceriez ainsi la pompe et permettriez que notre ouvrage se fasse connaître, ce qui, nous pensons, devrait présenter quelque intérêt... En effet, nous avons écrit ce petit ouvrage dans le but d'offrir un outil pour l'évangélisation des musulmans ; or nous sommes tous appelés à en rencontrer, et donc à leur faire connaître la bonne nouvelle du Salut... Ce petit livre donne aux Chrétiens des arguments propres à fortifier leur foi dans leur dialogue avec les musulmans, aussi bien qu'il montre les contradictions inhérentes aux croyances de ceux-ci...

Salut à tous dans la joie du Christ ressuscité.

Ahmed ALMAHOUD, Abbé Guy PAGÈS

www.fxdeguibert.com



« Ô détenteurs de l'Écriture ! ne soyez pas extravagants, en votre religion ! Ne dites, sur Allah, que la vérité ! Le Messie, Jésus fils de Marie, est seulement l'Apôtre d'Allah, Son Verbe jeté par Lui à Marie et un Esprit [émanant] de Lui. Croyez en Allah et en Ses Apôtres et ne dites point : "Trois !" Cessez ! [Cela sera] un bien pour vous. Allah n'est qu'une divinité unique. À Lui ne plaise d'avoir un enfant ! À Lui ce qui est dans les cieus et ce qui est sur la terre. Combien Allah suffit comme protecteur ! »

Le Coran, 4 169 (traduction de Régis Blachère, Paris, Maisonneuve et Larose, 1980)

« Ô Jésus ! Seigneur des seigneurs, Arbitre de tous les empires, et Prince des rois de la terre, jusqu'à quand endurez-Vous que Votre ennemi déclaré, assis sur le trône du grand Constantin, soutienne avec tant d'armées les blasphèmes de son Mahomet, abatte Votre Croix sous son croissant, et diminue tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées ? »

BOSSUET (Jacques-Bénigne), *Panegyrique de saint Pierre Nolasque*, 31 janvier 1665 (*Oraisons funèbres et panegyriques*, Paris, Garnier, pp. 326-327)

Évangélisation et radio 266

Je suis désormais à Nice, où je viens de recevoir la mission de directeur de Radio Maria France, dans un premier temps pour trois ans... Il s'agit pour moi de concevoir, entre autres choses, une programmation d'émissions de nature à faire décoller cette radio qui allait devoir fermer, faute de donateurs et de couverture territoriale (refusée jusqu'à présent par le CSA et autres officines au service du Prince de ce monde) au moment de mon arrivée... Merci de prier pour moi, et des idées que vous pourrez me donner pour cette mission...

Abbé Guy PAGÈS



**Radio Maria,
une radio au service de l'Évangélisation
et de la Foi...**

Radio Maria est une radio catholique qui opère pour l'évangélisation et la conversion des cœurs dans le service de l'Église, en parfaite orthodoxie avec l'enseignement du Pape. Elle offre pour cela un programme varié, centré sur la **prière**, la **catéchèse**, et la **promotion humaine**. Son apostolat s'enracine dans la confiance en la Divine Providence et son fonctionnement en la générosité des bénévoles dont elle dépend en grande partie.

La prière

Radio Maria vous accompagne tous les jours par les temps de prière en direct, et surtout la messe quotidienne retransmise en direct de paroisses ou communautés religieuses.

L'enseignement de la foi catholique

Radio Maria a pour but de diffuser le message évangélique en harmonie avec la doctrine et les conseils pastoraux fournis par l'Église catholique, et ce, dans la fidélité au Saint Père.

L'Évangélisation

Radio Maria diffuse la Parole de Dieu et s'adresse en particulier aux malades, aux personnes seules, aux personnes âgées, et aux détenus. Radio Maria s'adresse à tous, et elle prête une attention toute particulière aux petits, aux simples et aux pauvres.

... mise au service de l'Église
du troisième Millénaire

www.radiomaria.fr

In memoriam...

L'association *BEATI MITES* fait célébrer une Messe
à la mémoire de l'Abbé Guy MONTARIEN
(rappelé à Dieu le 13 juin 2005)

le samedi 10 juin 2006, à 10 heures
en l'église Notre-Dame de l'Assomption
place Maurice Barrès, Paris 1^{er}



La messe sera célébrée par M. l'Abbé Christophe DZIECH, et sera suivie d'un chapelet au cimetière des Batignolles (Paris XVII^e).

<http://beatimites.free.fr>
beatimites@free.fr



« Il semble que tout se soit ligué pour rendre difficile, voire impossible, à l'homme et au chrétien, de sauvegarder la dignité de sa personne. La technique, les méthodes de la réclame et de la propagande, de la radio et du film, ne laissent plus guère de repos aux sens et empêchent ainsi tout accès vers un recueillement intérieur. Il se crée un type d'homme qui ne supporte plus de demeurer seul, ne serait-ce que pour une heure, avec soi et avec son Dieu. »

PIE XII, Lettre *Der Katholische Deutsche*, 17 juillet 1952 (*Le problème féminin*, Tournai, Desclée, collection « les Enseignements pontificaux », 1958, p. 203)

